

Au large
Éric Méchoulan

Au large (traductions)

Éric Méchoulan

Avec une préface de Jeanne Outis

in memoriam Marcellus (2021–2026)

Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra.
Tum pater Anchises, lacrimis ingressus obortis : (...)
« Heu miserande puer si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris. Manibus date lilia plenis
Purpureos spargam flores, animamque nepotis
His saltem accumulem donis et fungar inani
munere. » Sic tota passim regione vagantur
— Virgile, *Enéide*, VI, 866-886

Avant-propos de l'Imprimeur

11

Traduire, dit-elle
Préface de Jeanne Outis

21

Prendre le large

47

Histoire naturelle d'un corps

155

Prosopopée

191

Avant-propos de l'Imprimeur

... *Ami lecteur, amie lectrice* : voilà comment un imprimeur entamait un livre dans les moments agités de la Renaissance. Un temps où nous avions encore droit au chapitre, nous autres imprimeurs. Enfin, on n'écrivait pas souvent « amie lectrice » chez mes confrères d'autrefois, il faut le reconnaître. Mais les imprimeurs pouvaient revendiquer ces amitiés publiques, même avec les inconnus qui lisaient leurs livres, les inconnus qui achetaient et lisaient leurs livres comme vous le faites encore. À votre manière. Les textes ont des auteurs alors que, pour les livres, il faut des imprimeurs ! Des milliers de fois. Partout. Ailleurs.

Évidemment les auteurs se gardent de le mentionner... Ils font comme s'ils vous parlaient directement, les auteurs. Ils prétendent qu'ils écrivent des livres. Et je dois dire que les autrices ne font pas mieux. À notre époque où tous ces vaillants auteurs/autrices font fureur et où les imprimeurs sont réduits à des tâches serviles, vous ne m'en voudrez pas, lectrice attentive et lecteur bienveillant, de prendre un instant la parole pour vous fournir quelques informations sur la forme du livre, et, pendant que j'y suis, sur son dispositif. Oui, son dispositif, voyez-vous,

comme ces mots imprimés que vous lisez en ce moment parlent tant bien que mal de leur impression, j'ai voulu replier la matière du livre sur l'objet de cet ouvrage.

Ce *codex* (pour reprendre le terme technique de jadis) que vous tenez entre vos mains, nous l'avons fabriqué avec les designers de manière à ce que la jaquette, dont les bords sont repliés sur la couverture, vienne l'envelopper simplement, comme ces textes que vous allez lire, pliés l'un sur l'autre, développent un même genre d'expérience, pli sur pli. Quelle expérience ? L'expérience d'événements étrangers à la personne qui les raconte. L'expérience d'une non-expérience quoi ! Et pour le traduire matériellement nous avons employé la gaze de reliure, qui d'ordinaire est cachée à l'intérieur, pour que la couverture apparaisse sous son pli transparent.

Ce recueil comporte trois textes fort différents, vous allez le voir, des textes qui n'ont ni style voisin ni sujet partagé ni forme identique, des textes que rien n'appelait à être logés à la même enseigne, sinon leur commune imposture ou leur débarquement dans mon imprimerie. Pliés l'un sur l'autre, peut-être froissés d'être réunis, ils appartiennent, pourtant, à ce

livre. Un livre que j'ai imprimé en feuilletant une expérience d'écriture comme si je devais en faire mon deuil. Je vous en parle, agité d'ailleurs par ce même sentiment d'imposture qui occupe ces textes : usurper la voix d'un savant interprète, je l'admet volontiers, quelle blague !

Le premier texte se projette dans la quête du large grâce à un ami de l'auteur, un ami marin et philosophe. Éric Méchoulan avait entendu une expression qui lui avait paru curieuse : « prendre le large ». Un paradoxe peut-être ? Alors, pendant que son ami marin explorait les océans, il explorait l'expression. Un matin, dans mon atelier, fasciné par une vieille rotative, vestige de la période pré-numérique, il m'avait confié que, durant plusieurs années, au retour des navigations en solitaire décrites par son ami, il avait rotativement pris des notes sans savoir vers quel large lui-même se dirigeait, peut-être le large de tout ce qui disparaît dans la rotation des jours. Puis son marin d'ami s'était lancé dans un tour du monde en solitaire sans escale pour une rotation à lui, une rotation de longue durée pendant laquelle il (Éric Méchoulan) avait tenu, de son côté, un journal

de bord des réflexions roulant sur ce large dont il ignorait tout, n'étant pas lui-même marin¹.

On pourrait placer ces moments de réflexion sous la catégorie connue de « fragments », mais je crois qu'il serait plus juste d'en parler comme d'extraits d'un roman du large : je pense, voyez-vous, aux vagues cognant contre la coque d'un bateau sans que l'océan bousculé par le vent cesse d'être un océan. Ou les considérer comme des expériences de pensée dans le laboratoire des conduites humaines. Ou les voir comme de petits crimes instructifs contre l'intelligence des phénomènes marins. À votre guise.

Parlant de crime, le second texte déploie les conditions de possibilité d'un corps à partir d'un événement singulier : un accident cérébelleux ischémique gauche (autrement dit, un banal AVC, révélateur d'une arythmie cardiaque qui avait lancé la fabrication d'un minuscule caillot sanguin, parti ensuite à l'assaut de son cerveau avec la naïveté d'un soldat d'opérette). Deux curiosités pour cet incident : le corps qui en avait ressenti les secousses venait de commencer à lire un polar au titre attirant, *Morituri* (ceux qui vont mourir), et il avait entendu clairement une

soucoupe volante se poser au pied de sa terrasse entre l'arbre de Judée trapu et le Gingko élancé. À la fin de cette fantasmagorie (dérisoire façon de se barricader) ce corps était resté à quatre pattes un long moment à se demander ce qui lui arrivait puisqu'il ne croyait guère à la possibilité d'une visite d'extra-terrestre. Le sentiment général qui s'était imposé après coup, pour un ferme matérialiste comme lui, avait été une surprise : « je ne suis pas mon corps ». Qu'est-ce qu'un tel énoncé pouvait bien vouloir dire ? Il avait alors tenté de reconstituer les façons par où un corps pouvait apparaître : non pas genèse ni généalogie, toutes ces lignes bien droites des filiations ou ces illusoires sommets des origines d'où dévaleraient les événements, mais archives d'une histoire naturelle où se trient les possibles et où sont déposés les commencements.

J'en viens enfin au troisième texte. Dans la rhétorique la plus ancienne (j'en ai republié récemment des traités), quand un mort, une cité, un animal ou une idée prenaient la parole et s'adressaient aux spectateurs-lecteurs, on appelait ça une prosopopée. N'y voyez pas une simple technique du discours (ce qui serait déjà

pas si mal), mais un enjeu éthique, faire s'exprimer publiquement des voix qui ne sont pas censés dire *je*, comme un arbre, une rivière ou une vertu. Voyez-vous, si des damnés de la terre ou même d'un ami, on ne peut facilement parler pour eux, que dire alors du Large ou du Corps ?

Au fond, n'est-ce pas ce que tout imprimeur essaye de faire : glisser entre bas et haut de casse les caractères d'une voix étrangère qui, jusque-là, ne possédait pas d'envergure publique, faire entendre dans le creuset d'une parole quelconque, l'écho d'un dehors ? L'amitié entre inconnus n'est-elle pas à ce prix ? Tel est ce qui m'a engagé à fabriquer et publier ce livre.

Permettez-moi, pour finir, de m'appuyer sur l'histoire de ma profession – que je connais puisque c'est ma profession. Lorsque l'imprimerie s'est imposée à la Renaissance, le lectorat a changé de manière fondamentale, me disent les historiens que j'ai lus (et édités !) : ce n'étaient plus seulement les mêmes professionnels de la culture qui partageaient la production et la réception des textes, mais des lecteurs aux statuts imprévisibles qui avaient accès à ce qu'ils ne sauraient jamais écrire. Avec la diffusion de masse des livres imprimés, les lecteurs

ont fait l'expérience non seulement de mondes étrangers, mais surtout de pratiques d'écriture à contempler de loin, au large de leurs triviales expériences. En échange, lecteurs et lectrices pouvaient, à tout moment, balancer le livre qui les ennuyait (peut-être comme vous en ce moment..., pourtant, retenez un instant votre geste, bientôt je ne parlerai plus). Les adresses aux lecteurs était une tentative presque désespérée, de la part des auteurs et des imprimeurs, de rétablir une réciprocité perdue. Pensez-y ami lecteur, amie lectrice.

Tout le destin de l'imprimé réside dans ce goût du public lecteur pour la découverte d'expériences d'écriture dont il ne sait rien. Au fond, ce dont parlent les textes réunis dans ce livre que vous tenez entre vos mains m'est apparu exemplaire de la construction historique bien limitée dans le temps, dans laquelle les lecteurs ont lu les livres qu'ils ont lu. Les lectrices se sont d'autant plus identifiées aux personnages des romans, les lecteurs ont d'autant plus éprouvé les sentiments des voix qu'ils entendaient de page en page, que les écrivains se légitimaient par des styles toujours plus inédits. Ces trois textes ici réunis tâchent, au contraire, de lire des expériences

auxquelles leur auteur n'avait pas accès, jusqu'à faire de la prosopopée (au nom, je le vois, aussi pompeux qu'un infinitif qui se prendrait pour un verbe actif) l'exercice fondamental de l'écriture personnelle et de la vie en société. Une sorte de machine-sirène pour des Ulysse mal attachés.

Je vous laisse avec la préfacière qui évoque, elle aussi, les amitiés de rencontre. J'ai mis sa voix en italiques. Francesco Griffio avait gravé ce caractère pour Aldo Manuce au début du XVI^e siècle. Il imitait alors l'élégance et surtout l'économie d'espace des manuscrits médiévaux, comme si l'on pouvait *traduire* dans l'imprimé les gestes des copistes, sentir la main du scribe insister dans les caractères de métal. Par la suite, certains ont trouvé l'italique « féminine » : sa petitesse par rapport au romain plus massif ? sa manière de courir vers la fin de la ligne ? je me demande bien... En tous les cas, dans son fameux *Coup de dés*, Mallarmé l'exploite dans les passages au conditionnel comme si les italiques penchaient pour le possible voire pour ce que le poète appelle la Fiction. Tout imprimeur vous le dira et je vous le murmure à mon tour : lire se conjugue au conditionnel de ses lecteurs et de ses lectrices.

Traduire, dit-elle